

Détournement de la chronique

Guillaume de Machaut et La Prise d'Alexandrie

Bernard Ribémont



Édition électronique

URL : <http://elh.revues.org/883>

DOI : 10.4000/elh.883

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 21 mai 2010

Pagination : 133-140

ISBN : 978-2-35698-002-1

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Bernard Ribémont, « Détournement de la chronique », *Écrire l'histoire* [En ligne], 5 | 2010, mis en ligne le 21 mai 2013, consulté le 04 août 2017. URL : <http://elh.revues.org/883> ; DOI : 10.4000/elh.883

Détournement de la chronique

Guillaume de Machaut et *La Prise d'Alexandrie*

« JE, SIRE JEHANS FROISSARS, qui me sui ensoingnez et occupez de dicter et escripre ceste hystoire...¹ » : ainsi commence l'un des premiers paragraphes du livre III des *Chroniques* de Froissart, historien par excellence de la guerre de Cent Ans. Le livre I, s'il n'affiche pas le nom de son auteur, revendique également un *je* très nettement souligné :

je me voel ensonnier de l'ordonner et mettre en prose selon la vraie information que j'ay eu des vaillans hommes, chevaliers et escuiers, qui les ont aidiés à accroistre.²

À l'*incipit*, donc, s'exprime la volonté du chroniqueur de se mettre en avant, dans une revendication qui relève de son affirmation d'autorité, mais aussi de la volonté explicite de dire la vérité ; vérité garantie, justement, par le rôle qu'il s'attribue de tabellion des témoignages divers et autorisés. Une telle démarche d'affirmation de l'autorité narra-

trice identifiée de l'auteur, qui se répand de plus en plus à la fin du Moyen Âge dans l'ensemble de la littérature, facilite, dans l'écriture de l'histoire, la part autobiographique et l'introduction, parfois intempestive, du *je* auctorial.

Les chroniqueurs médiévaux ont le souci de souligner la vérité de leur relation des événements ; or, qu'est-ce qui, au Moyen Âge, atteste de la vérité ? Deux arguments apparaissent régulièrement, le plus souvent dans les prologues. Le premier relève d'une « attestation d'ancienneté » et participe du *topos*, voué à un succès durable, du texte original retrouvé. C'est ainsi que procède Chrétien de Troyes au début du *Conte du Graal* ; c'est aussi un lieu commun des chansons de geste, de nombreux jongleurs critiquant la « novelté » de leurs concurrents, eux-mêmes connaissant la vérité vraie de la geste qu'ils chantent grâce au document antique connu d'eux seuls. Ainsi le jongleur de *Fierabras*

1. Jean Froissart, *Chroniques. Livres III et IV*, éd. P. Ainsworth et A. Varvaro, Le Livre de poche (Lettres gothiques), 2004, p. 90.
2. Jean Froissart, *Chroniques. Livres I et II*, éd. P. Ainsworth et G. T. Diller, Le Livre de poche (Lettres gothiques), 2001, p. 71.

prétend-il être en possession d'un rouleau trouvé en l'abbaye de Saint-Denis³. Le second argument, essentiel au regard des pratiques médiévales (en matière d'enquête et de jugement en particulier), est le témoignage visuel et oral. Le bon auteur a vu les choses, ou bien elles lui ont été rapportées par des témoins au-dessus de tout soupçon. Des chanteurs de geste utilisent également ce procédé introductif et valorisant, comme le jongleur d'*Aiol* qui récrimine contre les « nouveaux jongleurs » et prétend quant à lui connaître la vraie histoire, l'ancienne, parce qu'elle lui a été rapportée par « maint franc home gentil / Et maint duc et maint conte et maint riche marchis⁴ ». C'est évidemment ce type d'attestation qui va fonder la parole du chroniqueur, ce dernier se situant alors au cœur des événements, soit qu'il y ait lui-même participé (Robert de Clari, Joinville) soit qu'on les lui ait fidèlement rapportés (Froissart). C'est pourquoi, même en des temps médiévaux où le *je* de l'auteur ne s'est pas encore affirmé, existe une tendance « naturelle » à inscrire ce *je* dans la chronique. Un Suger, dans sa *Vita Ludovici grossi regis*, avance, certes timidement, un *je* prologuial (*ego scribendo, vos corrigendo*⁵); l'affirmation, qui reste effacée chez Robert de Clari (« si vous dirons après qui il fu-

rent...⁶ »), est plus affirmée chez Joinville (« Chier sire, je vous foiz a savoir que ma dame la royne, vostre mere, qui moult m'amoit [...] me pria que je li feisse faire un livre des saintes paroles et des bons faiz nostre roy saint Loöys⁷ »). Pour Philippe Mousket, qui exploite l'argument du document ancien qu'il traduit, les choses sont très claires, son nom étant le premier mot de sa chronique rimée des rois de France :

Phelippes Mouskes s'entremet,
 Ensi que point de faus n'i met,
 Tout sans donner et sans proumetre,
 Des Rois de Franche en rime mettre
 Toute l'estorie et la lignie.
 Matère l'en a ensegnie
 Li livres ki des anchiiens
 Tiesmougne les maus et les biens,
 En l'abéie Saint Denise
 De France ou j'ai l'estore prise
 Et del latin mise en roumans,⁸

Et le héraut Berry commence ainsi sa *Chronique de Charles VII*: « Je Berry, premier herault du roy de France...⁹ »

Si donc, dans un mouvement général de renforcement de la subjectivité littéraire, l'on assiste à partir du XIII^e siècle¹⁰ à une véritable montée en puissance de l'affirmation auctoriale des chroni-

3. *Fierabras*, éd. M. Le Person, H. Champion, 2003.

4. *Aiol*, éd. J. Normand et G. Raynaud, Firmin-Didot (Société des anciens textes français), 1877, v. 11-12.

5. Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, éd. H. Waquet, Les Belles Lettres, 2007 [1929], p. 3.

6. Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, éd. J. Dufournet, H. Champion, 2004, p. 45.

7. Joinville, *Vie de Saint Louis*, éd. J. Montfrin, Garnier, 1995, p. 3.

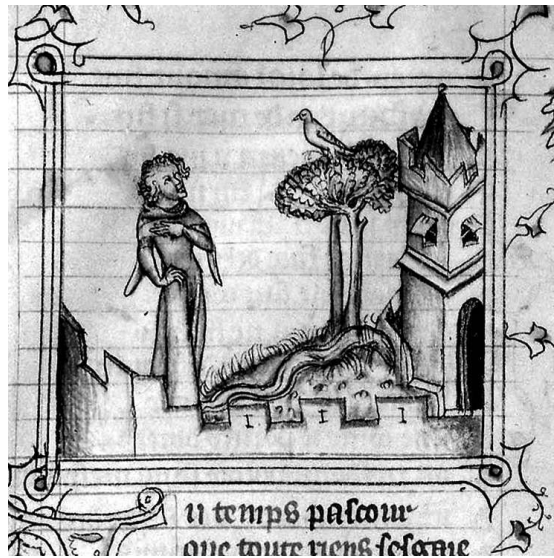
8. *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, éd. baron de Reiffenberg, Bruxelles, Hayez, t. 1, 1836, v. 1-11.

9. *Les Chroniques du roi Charles VII par Gilles le Bouvier dit le Héraut Berry*, éd. H. Courteault et L. Céliier, Klincksieck, 1979, p. 3.

10. Michel Zink, *La Subjectivité littéraire*, PUF, 1985.

queurs, ces derniers, de par leur matière « historiographique » qui impose un rapport à la vérité les mettant en cause, s'inscrivent fortement et de façon précoce dans ce processus. Témoin oculaire ou auditif, rapportant des propos oraux ou des relations écrites, le chroniqueur a tendance à s'impliquer lui-même et, « naturellement », à inscrire sa propre expérience dans son écriture de l'histoire.

Mais cette expérience rapportée est *a priori* biaisée par la position même du chroniqueur médiéval, pris dans son rapport à l'écriture tel qu'il peut se définir à cette époque; même si l'on peut noter une évolution du statut de l'écrivain entre le XII^e et le XV^e siècle, les conceptions fondamentales de l'acte d'écrire demeurent identiques dans un espace de la non-neutralité: écrire, c'est avant tout instruire, édifier. Froissart annonce ainsi rapporter les « belles apertises d'armes » pour instruire les jeunes bacheliers. D'autre part, le chroniqueur médiéval est dans une position de dépendance, car il est toujours lié à un commanditaire (Froissart rend hommage à tous ses commanditaires dans les prologues des différents livres de ses *Chroniques*¹¹, le *Charles V* de Christine de Pizan est une commande de Philippe de Bourgogne, etc.). Il convient donc tout particulièrement qu'il se mette en valeur et introduise un nouveau personnage dans son récit: lui-même. Chose aisée dans le cas de Villehardoin, Clari ou Joinville, qui ont parti-



Machaut écoutant les oiseaux. Machaut épiant les amoureux déçus MSS FRANCAIS 1584 Folio 9v (BNF)

cipé aux actions qu'ils relatent; construction plus périlleuse lorsque le chroniqueur est totalement étranger aux événements qu'il décrit. Le « détournement autobiographique » s'impose ainsi selon des degrés et angles divers.

Un cas intéressant nous est en ce contexte fourni par Guillaume de Machaut, chroniqueur de la prise d'Alexandrie par les croisés menés par Pierre I^{er} de Lusignan. Son texte offre pour notre propos plusieurs caractéristiques d'un intérêt particulier. Il est écrit par un chroniqueur amateur,

11. Voir Marie-Thérèse de Medeiros, « Le pacte encomiastique: Froissart, ses *Chroniques* et ses mécènes », *Moyen Âge*, t. 94, n° 2, 1988, p. 237-255.

puisque c'est la seule œuvre de Machaut ressortissant au genre, Guillaume étant surtout maître en matière poétique et musicale. D'autre part, Machaut est souvent considéré comme un écrivain pivot dans le processus d'affirmation du statut d'auteur¹². Enfin, Machaut n'a jamais assisté aux événements qu'il entend rapporter.

La Prise d'Alexandrie, dernière œuvre d'envergure de Machaut, fut probablement composée entre 1369 et avril 1377, date à laquelle meurt son auteur. Le texte nous est parvenu dans cinq manuscrits, copiés entre la fin du XIV^e et la fin du XV^e siècle, dont l'un, le BNF 9221, fut l'exemplaire du duc de Berry, Jean II, frère de Charles V. La chronique est centrée sur le roi de Chypre, Pierre I^{er} de Lusignan; ce dernier est le descendant de Guy de Lusignan, neuvième roi de Jérusalem (1186-1192), qui, ayant perdu la Ville sainte en 1187 face à Saladin, régna sur Chypre de 1192 jusqu'à sa mort en 1194. Or, en 1369, l'assassinat de Pierre I^{er} de Lusignan crée une vive émotion en France, où, en cette époque où l'idéal de croisade, relancé dans la seconde moitié du siècle par des clercs tels Philippe de Mézières ou des poètes comme Deschamps, est très vivant, la maison de Chypre jouit d'une forte réputation, en particulier d'une réputation chevaleresque. Christine de Pizan, par exemple, salue dans sa *Mutacion de Fortune*, composée en 1403, le « bon » roi de Chypre, déplorant les mésactions d'Envie :

La tres faulse Envie, qui
Ot surpris mesmes son lignage
Le fit mourie (ce fu dommage!)
Car, de sa main, son propre frere
L'occist... (v. 23336-22340)

La Prise d'Alexandrie, largement placée au service du dithyrambe de Pierre, peut trouver sa motivation dans l'événement et son retentissement. Mais Machaut, selon les informations que l'on peut posséder, ne s'est jamais rendu en Orient : ce qu'il transmet dans *La Prise d'Alexandrie* est donc de seconde main. Notre poète fréquenta cependant les officiers et les serviteurs venus en France avec Pierre I^{er} de Lusignan. Il fut particulièrement lié avec Bermond de la Voulte, chevalier du Vivarais et chambellan du roi de Chypre, qui accompagna son maître en France en 1364 et y revint très probablement dans les derniers mois de 1367. Machaut a également rencontré Perceval de Cologne, autre chambellan du roi de Chypre, qui séjourna deux fois à la cour, en 1364, lors du premier voyage de Pierre de Lusignan en Occident, et en 1367, lorsque le roi de Chypre le chargea d'aller faire les apprêts du combat singulier qu'il avait accepté contre Florimont de Lesparre. On peut enfin penser que Machaut a pu avoir quelques contacts directs avec le roi de Chypre en personne, à Paris ou à Reims, ville où il fut chanoine de la cathédrale. Il cite d'ailleurs ses sources, pour bien noter qu'elles sont dignes et fiables, parce que de bonne

12. Jacqueline Cerquiglini, « *Un engin si subtil* ». *Guillaume de Machaut et l'écriture au XIV^e siècle*, H. Champion, 1985.

noblesse. Une part de sa méthode relève donc bien de celle qu'un peu plus tard Froissart revendiquera dans ses chroniques en se posant en enregistreur de témoignages. Mais cela ne suffit pas à Machaut pour établir son texte, et le poète devenu chroniqueur ne saurait oublier d'autres procédés littéraires souvent à l'œuvre dans ses dits et poèmes. Le lecteur sera donc surpris par un prologue qui apparaît comme bien étranger au genre de la chronique, puisqu'il s'agit d'une petite scène sur le thème de l'assemblée des dieux antiques.

En un temps où les dieux aimaient d'amour, où les déesses jouaient aux jeux courtois, dieux, déesses, nymphes et fées se rassemblent en conseil. Le dieu de la guerre prend alors la parole pour déplorer la disparition des preux hommes d'antan, dont il donne une liste, à savoir la traditionnelle liste des neuf preux telle que l'avait définie Jacques de Longuyon dans ses *Vœux du paon*. Parmi ceux-ci, c'est le dernier, Godefroi de Bouillon, héros de la première croisade, qui retient particulièrement l'attention, d'autant plus que les dieux demandent à Nature de forger un nouveau Godefroi, ce qu'elle fait en opérant une conjonction entre les astres Mars et Vénus. Après quelques détails de fabrication aux accents très chartrains, la forge de Nature rappelant le *Roman de la rose*, Machaut, en

démarquant le motif des fées marraines, précise que trois déesses présideront à l'enfance du nouvel être : Hébéc, Junon, Vénus. Les armes du futur chevalier seront évidemment forgées par Vulcain, qui rappelle qu'il avait déjà fait celles d'Achille. À la fin de cette introduction apparaît l'anagramme qui est censée révéler le nom de Lusignan. C'est donc seulement au vers 260, avec un « Or vueil commancier ma matiere ¹³ », que débute véritablement la chronique. J'ai montré ailleurs comment cette entrée en matière pouvait être interprétée sur le mode de l'*integumentum* chartrain, faisant de la chronique elle-même l'élucidation de la fable ¹⁴. Ce qui importe ici est l'anagramme que Machaut donne en conclusion de ce « prologue » : « A Dieu, ma vraie dame chiere, / Pour le milleur temps garde chier » (v. 245-246). Le poète fournit la façon d'élucider l'énigme et rappelle que le nom de l'élu et le sien y sont entremêlés :

Or est raison que je vous nomme
son nom, telement que tout homme
le puist legierement savoir,
et le mien, sans grant peine avoir.
Vesta l'enfançon baptisa
et nom li mist que moult pris.
Vez ci comment, se bien querez,
son nom et le mien trouverez :
prenez ce plus prochain notable ;

13. Toutes les références à *La Prise d'Alexandrie* seront données d'après le Paris, BnF fr. 1584, dans l'édition préparée par S. Hardy. Ici, v. 260.

14. « Guillaume de Machaut et la prise d'Alexandrie : lieu de mémoire et construction d'un personnage historique », dans Kirsten Dickhaut, Stephanie Wodianka (dir.), *Geschichte, Erinnerung, Ästhetik*, actes du colloque de Giessen, 3-5 octobre 2007, Tübingen, Narr, 2010.

si les y trouverez, sans fable,
 en .ii. vers d'une grosse fourme
 dont le darrenier vous enfourme
 que .h. seule y ajousterés
 et dou premier *mar* osterés ;
 mis les ay par tele maniere :
 « *Adieu, ma vraie dame chiere!*
Pour le milleur temps garde chier
honneur, à vous qu'aïm sans trichier. »
 Mais il couvient desassamblar
 les lettres, et puis rassamblar ;
 si supplie à tous de cuer fin,
 s'encor met [c]es vers en la fin
 de ce livre, que despriser
 ne m'en veuillent, ne mains prisier,
 car savoir ne puis nullement
 de ce livre le finement ;
 si vueil dire, eins qu'il soit parfaïs,
 le signeur pour qui je le fais,
 et moy nommer, qui nuit et jour
 y vueil entendre sans sejour. (v. 230-259)

Cette anagramme réapparaîtra donc en fin de récit, comme l'annonce le poète, ce qui crée un « effet de boucle » mais, en outre, enserre la chronique entre deux noms emblématiques : celui de Lusignan, ce qui est somme toute logique puisque la chronique narre ses aventures, mais aussi celui de Machaut, intimement lié, par l'artifice, à celui du héros vainqueur d'Alexandrie. La réinscription de l'anagramme en fin de récit conclut celui-ci et propose son élucidation :

Pierre, roy de Jherusalem
 et de Chypre, le nomma l'en,
 et moy, Guillaume de Machaut,
 qui ne puis trop froit ne trop chaut,

si que nous .ii. nons trouverez,
 se diligenment les querez
 en ces .ii. vers de grosse lettre ;
mar oster et .h. y faut mettre ;
 si les trouverez proprement,
 or les querez diligenment ;
 et vez ci des vers la maniere :
Adieu, ma vraie dame chiere!
Pour le milleur temps garde chier
vostre honneur, que j'aïm sans trichier. (v. 8876-8889)

On peut donc voir dans l'ouverture à caractère mythologique, outre l'utilisation d'un procédé relevant de la *fabula* à interpréter, l'introduction d'une poétique de l'énigme – que Machaut met également à l'œuvre dans son *Voir dit* – qui poursuit un double but. D'une part, elle vise à souligner l'importance de Pierre de Lusignan par un effet de logique qui va de l'absence (celle du héros, déplorée par les dieux) à la création *ex nihilo*, et impose l'énigme du nom, sur laquelle les écrivains du Moyen Âge, les auteurs des romans de chevalerie surtout, aiment tant à jouer. D'autre part, l'anagramme encadrant la chronique est un indice de la présence de Machaut, présence qui s'affirme ici de manière assez subtile, dans ce que l'on pourrait considérer comme un champ métatextuel : le chroniqueur n'est en rien témoin des événements qu'il va raconter et qu'il a racontés, mais il se dit par le *nomen*, entrelacé avec celui du héros – plongé, lui, au cœur de l'histoire réelle –, et se projette ainsi, par la dénomination, d'abord énigmatique, puis explicite, sur le terrain de la vérité. Les deux anagrammes forment donc les

emblèmes d'un détournement de l'écriture de l'histoire vers la mise en valeur de son auteur et le prologue, entièrement fictionnel, brouille les pistes et frontières en réaffirmant, avant l'énigme anagrammatique, le rôle premier de l'auteur.

Il reste alors à Machaut à réaliser son « pacte autobiographique et auctorial » en revenant au niveau du texte, par son détournement explicite. Celui-ci repose avant tout sur l'art de la digression, qui, d'une part, autorise l'insertion de l'autobiographie en brisant le déroulement linéaire de la narration historique et, d'autre part, permet à l'auteur de « refaire surface » par des développements qui n'ont strictement rien à voir avec la chronique, selon un procédé d'insertion savante et/ou moralisatrice. Tel est le cas, par exemple, de la très longue digression sur la symbolique de l'épée, qui occupe plus de cent vers (v. 401-506). Prenant prétexte du fait que Pierre fonde un ordre de chevalerie dont l'emblème est une épée, Machaut se lance dans un véritable exposé de symbolique qui, au demeurant, s'appuie sur des données très traditionnelles, telles qu'on les retrouve, par exemple, chez Jacques de Baisieux. Ce type de rupture permet à Machaut de réaffirmer sans cesse combien il est le maître du récit et de la façon dont son lecteur suivra et perdra le fil de la chronique ; ainsi, la fin de cette même digression amorce une reprise :

Or ay devisé de l'espée,
si revenray a ma pensée
dou damoiseil, que Dieus confort,

qui pensoit jour et nuit si fort
au saint passage que, sans doute,
il y metoit s'entente toute. (v. 508-513)

Mais le détournement le plus net s'opère par une disjonction vers le réel vécu de Machaut lui-même, qui inscrit véritablement la dimension autobiographique dans la chronique. Machaut utilise deux techniques. La première est le recours à l'allusion qui, sous couvert de modestie et de brièveté, n'en montre pas moins sa participation. Ainsi, lorsqu'il raconte la rencontre en Avignon entre le roi de Chypre et le roi de France Jean II, Machaut fait état des malheurs de la guerre après avoir décrit la bataille de Poitiers, à laquelle il ne manque pas de rappeler qu'il était présent :

Là fu Jehans, li roys de France,
qui maint anui, mainte souffrance
avoit receü pour la guerre
qu'il avoit au roy d'Angleterre,
par le deffaut de maint couart ;
et li roys angles Audouart
avoit à nom, je ne doubt mie.
Plus n'en di : je suis de partie,
mais ne vueil pas faire lonc conte. (v. 680-688)

Le deuxième procédé, plus développé, consiste dans la relation d'un épisode de la vie de Machaut qui n'a rien à voir avec les péripéties du croisé Lusignan. Comme pour les insertions, c'est un phénomène de ricochet qui est à l'œuvre : l'apparition d'un personnage sert d'embrayeur à un récit qui se centre sur Machaut lui-même. Pierre obtient ainsi l'appui du roi de France pour son projet de croisa-

de; mais Fortune, dit Machaut, voulut que ce dernier mourût, mettant Pierre dans l'embarras. C'est l'occasion d'une digression à caractère historique sur la veuve du roi, la reine Bonne de Luxembourg, fille de Jean de Bohême, au service duquel fut Machaut de nombreuses années. Le lecteur passe donc « en toute logique » de Bonne à Machaut, qui rappelle son rôle de secrétaire bien informé :

Je fu ses clers, ans plus de .xxx.,
si congnoi ses meurs et s'entente,
s'onneur, son bien, sa gentillesse,
son hardement et sa largesse,
car j'estoie ses secretaires
en trestous ses plus gros affaires;
s'en puis parler plus clerement
que maint autre, et plus proprement. (v. 786-793)

Devenu, cette fois-ci, témoin réel, Machaut peut dérouter sa chronique vers l'histoire concernant la maison de Bohême et la reine de France, véritable chronique dans la chronique.

Ces quelques exemples sont révélateurs de la méthode de Machaut, qui, bien que chroniqueur pour *La Prise d'Alexandrie*, demeure avant tout l'écrivain des dits et ballades. Cette chronique,

rédigée en vers à une époque où ce genre devient totalement désuet, est probablement un ouvrage de commande dans lequel Machaut, mal à l'aise, retrouve ses marques par des détournements successifs et incessants : insertions, digressions, entrelacements, remythification, sans parler des résurgences épiques¹⁵, font réapparaître, implicitement ou explicitement, le poète lui-même, dans sa dimension de constructeur de l'écriture et de la mémoire. Les deux anagrammes sont donc l'emblème fort de cette position qui implique un détournement presque systématique de la chronique. La première, non résolue, introduit le poète dans une dimension « semi-anonyme » qui correspond au narrateur omniscient responsable de la conduite du récit, chaotique du strict point de vue du compte rendu historique. La seconde, dans laquelle Machaut apparaît en toute lumière, souligne *in fine* la réalité du *je* qui, bien qu'étranger à l'histoire, s'y réinscrit par la digression autobiographique. Finalement, ce texte marginal de Machaut révèle et condense, par sa marginalité même, les principaux procédés littéraires et la position d'écrivain qui se manifestent dans l'ensemble de l'œuvre machaldienne.

15. Voir mon article, « Couleur épique dans *La Prise d'Alexandrie* de Guillaume de Machaut », dans Caroline Cazanave (dir.), *L'Épique médiéval et le mélange des genres*, actes du colloque organisé à Besançon du 3 au 5 octobre 2002, Presses universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 135-152.